



Isaac Babel

Les étoiles vagabondes

récit pour le cinéma

in *Œuvres complètes (Le bruit du temps, 2011)*

Babel avait reçu cette commande du Goskino en 1925, et le film devait être tourné par Alexeï Granovski. Le scénario fut refusé par la censure : « *Mise en scène non-autorisée. Le scénario présente une série de faits artificiellement amenés et n'ayant rien à voir avec la vie. La représentation de la lutte révolutionnaire clandestine n'a aucune réalité. Il y a des éléments pornographiques* ». La troisième partie, retravaillée en « *récit pour le cinéma* », a paru pour la première fois à Odessa en 1925.

La gare de Briansk à Moscou. Au-dessus de l'auvent vitré, c'est la nuit. Le train de Kiev entre en gare. Des bousculades de gare, des amours de gare, et des porteurs, les accompagnateurs éphémères de nos amours. Ils poussent des chariots remplis de ballots avec de la volaille morte et des poulets vivants dans des cages. Une jeune fille qui vient du shtetl de Derajnia se retrouve prise dans ces flots grinçants et leur barre la route. Elle s'appelle Rakhil Monko. Les chariots serpentent autour d'elle avec des cliquetis métalliques et dessinent des éclairs.

« Ça se voit bien qu'elle est de chez nous, celle-là ! » hurle le porteur à l'oreille de Rakhil, et il poursuit son chemin dans un bruit fracassant. Ce porteur est de petite taille, son visage dur ressemble à tous les visages du monde et ne ressemble à personne, mais sa voix est claire, énorme, pleine de triomphe et de fureur.

« Ça se voit qu'elle vient de Trifouilly-les-Oies, celle-là ! » hurle le porteur, et il poursuit son chemin dans un bruit fracassant. Ces machines à tonnerre sont remontées contre Rakhil, elle se prend dans les pattes des amours de gare, tous les escadrons de la nuit piétinent de leurs sabots l'auvent vitré de la gare de Briansk.

Rakhil Monko arrive du shtetl de Derajnia pour s'inscrire aux Cours supérieurs pour jeunes filles ou, si elle n'y parvient pas, dans une école de dentistes. Elle a le visage qu'avait Ruth, la femme de Booz, ou Bethsabée, la concubine de David, le roi d'Israël, ou encore Esther, la femme d'Artaxerxès. Elle est venue à Moscou avec une lettre de recommandation de l'agronome du conseil régional de Derajnia adressée à Ivan Potapytch Boutsenko, qui tient la pension de famille *Rossia*. On peut dire que l'amour de Rakhil pour la science est aussi immense que celui de Lénine, de Darwin ou de Spinoza pour la vérité.

Elle monte dans un tramway qui part de la gare de Briansk. Elle est sidérée par l'éclat des lumières de ce tramway. Il ne faut pas oublier qu'elle n'a jamais quitté Derajnia de toute son existence. Elle ne peut pas se retenir, elle en rit de bonheur. Un vieil homme est assis à côté d'elle, un vieil homme coiffé d'une casquette d'uniforme. C'est un médecin de la police, il est fonctionnaire dans un commissariat. En son temps, il a été aimé par beaucoup de femmes, et toutes celles qui l'ont aimé étaient des hystériques. De caractère, il est tendre et apathique. Il regarde Rakhil et se dit que cette jeune fille va bientôt connaître tout ce qui pour lui n'est plus que du passé et que, pourtant, elle en sait sur la vie davantage que lui, un vieil homme qui commence déjà à pressentir ce qu'est la mort. La jeune fille en sait plus que lui, sinon elle ne rirait pas. « Pourquoi riez-vous ? lui demande le docteur en soulevant sa casquette sur son crâne tendre et dégarni.

– C’est tellement agréable de rouler en tramway dans Moscou ! » répond la jeune fille, et elle rit de plus belle.

Alors le docteur s’écarte d’elle.

« C’est une hystérique, se dit-il. Mon Dieu, ce sont toutes des hystériques... »

La pension de famille *Rossia* se trouve sur la Varvarka, près de la Vieille Place, dans une ruelle très ancienne. Elle est tenue par des vieillards très vieux, les Boutsenko, Ivan Potapytch et Evdokia Ignatievna. Ces gens ont eu une vie pure et heureuse. Ils ont donné naissance à de nombreux enfants en excellente santé, et chacun a fait des études dans un établissement spécialisé. L’institut des Arpenteurs, celui des Mines, ou l’académie d’agronomie Pétrovsko-Razoumovskaïa. Aucun des fils Boutsenko n’a souffert des funestes passions russes, autrement dit, ils ne sont pas devenus des athées révoltés, ne se sont pas pendus dans des toilettes de gare, et n’ont pas épousé des Juives. Les chambres des vieux Boutsenko se distinguaient par leur propreté. Une propreté qui resplendissait comme le visage de Jésus-Christ. Dans chaque chambre, une petite icône était accrochée à la tête du lit, au rideau en mousseline. Ceux qui descendaient au *Rossia* étaient des marchands de blé de Livny, d’Eletz, de Riajsk, des gens aux goûts inoffensifs, qui demandaient que leur dîner leur soit servi dans la chambre et consiste en plats cuisinés à la maison, peu importe de quelle façon, du moment que cela ne venait pas d’un traiteur.

Les Boutsenko employaient des servantes particulièrement chaleureuses. C’étaient toujours des paysannes à la santé fragile originaires de contrées très lointaines, de la province d’Arkhangelsk, des bords de la mer Blanche, et le dialecte de ces paysannes russes était si pittoresque et si magnifique que si elles n’avaient pas travaillé dans un hôtel, on aurait pu en faire des conteuses de saga et de légendes nordiques, et elles auraient eu du succès dans les théâtres.

La cuisine des Boutsenko. Evdokia Ignatievna, une petite vieille toute rose, s’active à ses fourneaux ; Ivan Potapytch, emmitouflé dans une blanche chevelure voltigeante et parfumée, est en train de rédiger les menus du lendemain. Au bas de chaque feuillet, il écrit : « Avec tous nos respects ». Les deux époux portent des tabliers, tous les deux ont des ventres protubérants rebondis et bien propres.

Coup de sonnette. Rakhil Monko entre dans la cuisine et remet timidement la lettre ; Ivan Potapytch la lit debout, avec le sérieux d’un juge écoutant les témoins prêter serment, mais au fur et à mesure qu’il lit, son visage s’illumine d’attendrissement.

« C’est de Vladimir Sélionytch ! dit-il à la petite vieille toute rose. Notre très cher ami... ».

(...suite p. 1241 des Œuvres complètes d’Isaac Babel)